

les sentinelles qui étaient de garde répondirent que le capitaine était là, et seul en ce moment.

Le rideau de velours qui fermait l'entrée de la tente s'écarta, et le capitaine général des Taborites se leva de la table à laquelle il était assis, quand à la lumière de la lampe qui brûlait à l'intérieur, il vit qu'on amenait une jeune femme en sa présence.

Blanche avait vu le grand Zitzka, lorsque, hôtesse d'Ëtna, elle avait résidé au château de Prague : mais jamais elle ne s'était trouvée si près de lui. Le regard furtif et inquiet qu'elle jeta sur le guerrier n'était guère de nature à lui inspirer confiance ; l'expression de ses traits était naturellement dure, et la pensée que des torrents de sang venait d'être répandus faisait naître dans son esprit des sensations pénibles qui se réfléchissaient sur son visage. Néanmoins Blanche ne se découragea pas ; car elle avait déjà pris son parti.

— Qu'est-ce que vous me voulez, jeune fille ? dit Zitzka, en donnant à sa voix un accent de bonté aussi grand que possible ; car il y avait dans les traits de Blanche quelque chose qui excita immédiatement ses sympathies.

— Cette jeune fille est une prisonnière, général, dit le capitaine.

— Une prisonnière ! répéta Zitzka, avec une surprise évidente. Serait-il possible qu'une demoiselle d'un air si doux et d'un extérieur si charmant fût dangereuse pour les intérêts du mont Thabor ?

— Et pourtant, illustre chef, dit l'officier, cette demoiselle à la mine si prévenante, et à qui je serais désolé qu'il arrivât le moindre mal, c'est une héroïne comme il y en a peu.

— Les sentiments que tu viens d'émettre font honneur à ton bon cœur, mon ami, observa Jean Zitzka. Mais pourquoi m'as-tu amené cette jeune fille ?

— Dans la conviction que vous, général, vous l'admirez, tout en lui infligeant un blâme, répondit l'officier. Je n'hésite plus à vous dire que son crime est d'avoir délivré le baron de Rotenberg, le marquis de Schomberg et le comte de Schonwald du château de Prague.

— Comment s'écria le général des Taborites, avec un accent tout à la fois d'étonnement, d'incrédulité et d'admiration. Était-ce une *héroïne*, et non un *héros* qui a accompli cet exploit ?

— La demoiselle ne niera pas un fait dont elle a droit d'être fière, dit le capitaine, qui ne perdait point l'occasion de placer une bonne parole en faveur de Blanche.

— Est-ce vrai, jeune femme ? demanda Zitzka, avec intérêt, en fixant sur elle son œil pénétrant.

— C'est, en effet, la vérité, illustre chef, répondit Blanche, dont le front, les joues s'animèrent d'une vive rougeur.

— Et dites-moi, charmante ennemie, dit Zitzka, avec un sourire qui finit de rassurer l'officier sur le sort de Blanche, dites-moi quels motifs vous ont décidée à vous lancer dans les périls et les difficultés d'une pareille entreprise ?

— Je sais que vous avez tout droit de me questionner, puisque je suis votre prisonnière, et que si je désire obtenir votre bienveillance, je dois vous

répondre, dit Blanche d'une voix tremblante et en levant vers le général un regard suppliant. Mais je ne puis vous satisfaire à la question que vous venez de m'adresser.

— Tu avais sans doute de l'amour pour l'un des seigneurs que j'avais fait arrêter ? observa Zitzka d'un ton d'excellente humeur.

— Non... tel n'était pas le motif qui me guidait dit Blanche en se redressant soudainement avec une fermeté et une dignité qui augmentèrent encore l'admiration que le général éprouvait déjà pour elle.

— Eh bien, je ne vous presserai pas davantage sur ce point, répliqua-t-il. Mais à quel propos avez-vous arrêté cette jeune fille ? demanda-t-il en se tournant vers l'officier.

— Nous l'avons trouvée dans la petite chapelle qui est située dans cette partie de la forêt qui longe l'aile droite du château, répondit l'officier.

— Et qu'est-ce que vous faisiez dans mon camp, jeune fille ? demanda Zitzka ; et comment les sentinelles que vous avez dû rencontrer vous ont-elles laissé passer ?

— La demoiselle est en possession de votre bague, général, dit le capitaine, en s'interposant de la façon la plus respectueuse.

— Oui, et par la vertu de cette bague, je vous conjure de m'accorder une faveur, illustre chef ! s'écria Blanche, en montrant le talisman qui lui avait ouvert les lignes de l'armée Taborite.

— Ma bague ! le joyau que j'avais donné à l'autrichien ! dit Zitzka, frappé de surprise. Comment cela se fait-il ?.. quels rapports, mademoiselle, existent entre vous et cet homme illustre ?

— Des rapports d'amitié, répondit notre héroïne ; et c'est parce qu'il m'estime comme un frère chérit sa sœur qu'il m'a remis cette bague qui devait m'aider dans une certaine entreprise.

— Et cette entreprise ? continua Zitzka

— Était de pénétrer dans le château de Rotenberg. Vous voyez, puissant guerrier, que je réponds à vos questions avec franchise.

— Votre visage porte, en effet, le cachet de la candeur, dit le Taborite. Puis, après quelques moments de réflexion, il fit signe à l'officier de se retirer.

Celui-ci aussitôt sortit de la tente accompagné par un regard de gratitude de Blanche, qui n'avait pas manqué de reconnaître l'intérêt qu'il lui avait témoigné, et ses efforts pour lui concilier la bienveillance de Zitzka.

— A présent nous sommes seuls, jeune femme, et vous pouvez parler plus librement, reprit le Taborite. Il y a en vous un mystère que je ne sais quelle curiosité me pousse à pénétrer. Qui êtes-vous donc, vous qui avez risqué votre vie pour sauver celle des seigneurs que j'avais fait enfermer dans le château de Prague ? Comment avez-vous conquis l'amitié de l'illustre autrichien qui vous a donné cette bague ? et pourquoi, ce soir, cherchiez-vous à pénétrer dans le château de Rotenberg ?

— Pour répondre aux trois questions que vous me posez, dit Blanche, je dois d'abord vous faire con-